

Les crevettes de Raúl Álvarez Garín, leader du 68 mexicain.

Par Elena Poniatowska

Ce texte d'Elena Poniatowska a paru dans le journal La Jordana (29 septembre 2014) en hommage à Raúl Álvarez Garín, un des leaders du mouvement de 68 au Mexique, décédé vendredi dernier. Elena Poniatowska est par ailleurs l'auteur de La Nuit de Tlatelolco, Histoires orales d'un massacre d'État, publié par le Collectif des Métiers de l'édition, consacré à la tragique répression du gouvernement mexicain qui fit plusieurs centaines de morts dans ce mouvement populaire de 68. (Lire le texte en espagnol sur le site du journal La Jordana.)



Malheureusement, je n'étais pas à Mexico lors de l'hommage rendu à Raúl Álvarez Garín dans la salle Miguel Covarrubias de la Universidad Nacional Autónoma de México. J'y serais allée en courant si j'avais été là. Je connais Raúl depuis quarante-cinq ans et j'ai une immense dette envers lui. Sans lui, je n'aurais pas écrit mon livre La noche de Tlatelolco. Il a renforcé l'image du leader courageux et assoiffé de justice, capable de faire une grève de la faim pendant des mois, des semaines et des jours. Sans lui, il n'y aurait jamais eu ce procès qui traîna l'ancien président Luis Echeverría sur le banc des accusés. Sans lui, nous ne saurions pas ce que sont la continuité et la constance de la lutte ; sans lui, il n'y aurait pas Estela de Tlatelolco ; sans lui, nous n'aurions jamais lu Punto crítico ; sans lui, il n'y aurait pas une preuve écrite de l'infamie des procès qu'il fut le seul à vouloir publier ; sans lui, le Politécnico serait différent ; Raúl est lié au Poli pour la vie (tout au moins dans mon esprit). Sans lui, il n'y aurait pas non plus des crevettes géantes préparées à la vinaigrette et savourées dans d'immenses éclats de rire.

Dans la sinistre prison de Lecumberri, de novembre à décembre 1968 et en janvier 1969, Raúl réunit plusieurs étudiants dans sa cellule et leur dit : « Allez raconter tout ça à Elena. » C'était le chef indiscutable, toujours accompagné de son inséparable Félix Lucio Hernández Gamundi. Il me fit parvenir des témoignages d'hommes et de femmes par l'intermédiaire des avocats Carlos Fernández del Real et Carmen Merino qui venaient tous les jours à Defensores, un grand hangar dans lequel crépitaient les machines à écrire du temps d'Hérode. María Fernanda Campa, qui était alors sa femme, demanda à Guillermo Haro de cacher dans une armoire à linge les sept cent soixante-dix-sept volumes renfermant les comptes rendus des procès de tous les prisonniers politiques, des centaines de milliers de pages pleines de soi-disant délits d'une totale absurdité.

Raúl était alors un tout jeune homme très mince et nerveux qui s'asseyait par terre dans sa cellule pour que les autres puissent aller sur la litière, sur les waters en fer, sur le moindre petit siège, partout où on le pouvait. Son autorité était indiscutable. Tout le monde répondait à son appel. C'est pour cela que j'ai pu écrire *La noche de Tlatelolco*.

Lorsqu'il a été libéré, nous nous sommes vus à plusieurs reprises et nous avons continué à nous voir par la suite. En 1985, nos rencontres ont été plus fréquentes, Raúl organisait avec Daniel Molina un centre d'information et une cellule psychologique et de soins pour les sinistrés du séisme des 19 et 20 septembre. Beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants venaient raconter leur tragédie dans une thérapie de groupe. Tous avaient besoin que quelqu'un les écoute et Raúl l'avait compris avant tout le monde.

Juan Garduño, un cinéaste de Los Ángeles voulait faire un film sur la saga estudiantine et la Tita (Roberta Avendaño), Roberto Escudero, Raúl et tous ceux qui avaient voulu écrire un scénario sur le mouvement et le massacre, nous nous étions réunis à la maison. Le film ne se fit jamais, mais nous avons été si heureux de nous revoir.

Un peu plus tard, Raúl et moi, nous étions allés à Cuernavaca pour un débat sur 68 avec le dessinateur et caricaturiste Rius. Notre chauffeur était le fils de Raúl dont il était très fier, si fier qu'il en avait pris de l'embonpoint. Pendant le trajet, autant à

l'aller qu'au retour, nous n'avions parlé que de musique. Je ne savais pas que Raúl était mélomane et qu'il écoutait Frescobaldi et Vivaldi.

Un homme comme Raúl ne se fait pas du jour au lendemain ; un homme qui lutte pour la justice, qui défend la vérité ne peut se former qu'avec l'exemple d'un père et d'une mère avec les mêmes idéaux, qui lui apprennent que l'injustice existe dans le monde, mais aussi la faim et l'inégalité qu'il est indispensable de combattre.

Manuela Garín de Álvarez, la mère de Raúl, n'imagina jamais qu'on pourrait jeter son fils en prison. Elle savait que Raúl appartenait au Consejo Nacional de Huelga, qu'il était comme ça, un garçon audacieux et un défenseur des causes justes. Son esprit de lutteur s'était manifesté dès son plus jeune âge. Tania, sa sœur, avait été plus docile, elle était obéissante, mais Raúl voulait toujours une explication lorsque ses parents lui donnaient un ordre. Manuela, mathématicienne, essayait de dompter sa nature rebelle.

Le 2 octobre Manuela appela son mari qui lui aussi se prénomait Raúl : « Ne sors pas, c'est horrible ce qui se passe. L'armée occupe la place. » Cette nuit-là, leur fils Raúl avait disparu et dès ce moment-là, Manuela, la mère et Raúl, le père, publièrent des communiqués pendant plus d'un mois dans le quotidien El Día, qui disaient : « Tant de jours ont passé et nous n'avons aucune nouvelle de notre fils Raúl Álvarez Garín. » Quand Manuela avait enfin pu aller le voir dans sa cellule, à Lecumberri, il n'y avait eu ni larmes ni lamentations. Raúl, très sérieux, la salua avec une phrase qu'elle n'oublie pas quarante ans plus tard : « Tu sais maman, beaucoup de garçons n'ont personne pour les défendre, il faut leur trouver un avocat... » Il avait voulu aussi la prévenir : « Je t'en prie maman, n'essaie pas de m'apporter quelque chose d'interdit et qui m'oblige à demander quoi que ce soit à ces geôliers. Apporte-moi une grande marmite pour faire la cuisine pour plusieurs personnes », voilà tout ce que Raúl demanda et Manuela dut demander l'autorisation à la direction du pénitencier. Elle ne put s'empêcher de balancer au militaire qui lui donna l'autorisation : « Vous voyez bien que l'incarcération de ces garçons est une injustice. »

Quand Raúl partit en exil au Pérou, après avoir passé deux ans et huit mois en prison, le juge dit à Manuela : « Je vous félicite madame, votre fils est quelqu'un d'intègre et d'une grande correction. »

Raúl Álvarez Garín accompagné de ses inséparables camarades Félix Lucio Hernández Gamundi, Daniel Molina et de beaucoup d'autres comme Javier El Güero González Garza, lui aussi mathématicien, ont dénoncé et poursuivi sans relâche Luis Echeverría, ministre de l'Intérieur au moment des faits, et ils l'ont peu à peu obligé à s'enfermer comme s'il était en prison dans sa maison du luxueux quartier de San Jerónimo. Rosario Ibarra de Piedra, inlassable activiste, mère d'un enfant disparu et Jesusa Rodríguez sont arrivées un jour devant l'immense porte en bois de la demeure et l'ont arrosée de seaux de peinture rouge.

Aujourd'hui, sûrement beaucoup de mères comme Manuela ont dû retrouver un peu de tranquillité, le massacre étant devenu un chapitre de l'histoire du pays qui s'est peu à peu effacé. Mais ce qui restera à jamais dans l'histoire du 2 octobre c'est qu'un génocide a été commis. « Si Luis Echeverría a commis un génocide, il doit en répondre ; exactement comme les autres. », dit Manuela Álvarez Garín avec cette assurance qui la grandit et la rend admirable.

Toute la vérité de 68 est au plus profond de Raúl Álvarez Garín, ami loyal de Cuauhtémoc Cárdenas, et sa voix est la plus autorisée de toutes pour en juger. Seule une chose peut dépasser son honnêteté, c'est son exceptionnel coup de main pour préparer les crevettes qu'il va choisir une à une au marché de La Viga et que nous espérons bientôt pouvoir déguster pour nous en lécher les doigts et nous retrouver en paix avec notre âme.

(Traduit par Jacques Aubergy.)